

Ces brèves notices mériteraient d'être reprises, complétées et refondues en un volume où seraient plus complètement étudiées les conditions d'un art religieux moderne.

III. — Prochainement, *Quelques Poètes*.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

V. F. Calverton et S. D. Schmalhausen : *Sex in Civilization*, Macaulay, New-York. — Bertrand Russell : *Marriage and Morals*, Horace Liveright, New-York. — Eugène O'Neill : *Dynamo*, même éditeur. — Gleb Botkin : *The God Who Didn't Laugh*, Payson and Clarke, New-York. — Stark Young : *River House*, Scribners, New-York. — Elliot Paul, *Low Run Tide and Lava Rock*, Horace Liveright. — Robert M. Coates : *The Eater of Darkness*, Macaulay. — R. Ellsworth Larsson : *O City Cities*, Payson and Clarke. — Walter Lowenfels : *Finale of Seem*, Heinemann, Londres. — Memento.

La moralité, telle qu'elle existe et se développe aujourd'hui en Amérique, est assez différente de la moralité des pays européens. Il n'est pas possible, ainsi que l'ont voulu faire de nombreux visiteurs des Etats-Unis, de comparer entre elles les moralités du nouveau et du vieux monde. Ce sont des choses qui se placent sur des niveaux tout à fait distincts. Et de vouloir regarder la moralité américaine à travers des yeux d'Européen, c'est se condamner à ne la point comprendre. D'ailleurs, elle fait partie, cette moralité, d'un engrenage d'institutions et de convenances tellement particulier qu'elle n'est concevable que de l'intérieur de celui-ci.

Pour cette raison, et aussi peut-être pour celle-ci : que le peuple américain, ce peuple enfant, atteint son adolescence et voit son intérêt dans les matières sexuelles grandir; pour ces deux raisons, la discussion de la moralité, des problèmes sexuels et des institutions du mariage, tient dans la publication annuelle de livres en Amérique une place très importante. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici quelques livres sur ce sujet, notamment la remarquable *Faillite du Mariage*, de V. F. Calverton. Or, voici que ce critique, jeune mais qui prend de jour en jour une place plus importante parmi les critiques sociologiques, littéraires et politiques d'outre-mer, en collaboration avec le Dr S. D. Schmalhausen, a réuni en un fort volume intitulé *Sex in Civilization* (La Sexualité dans la civilisa-

tion), une série d'études sur toutes les phases de la vie sexuelle, essais dus à la plume de plus de trente écrivains, docteurs ou autres techniciens, qui font autorité sur le sujet. Quelques-uns des titres, outre l'introduction par Havelock Ellis, sont : *La Censure sexuelle et la démocratie*, par Waldo Frank, *La Sexualité et la lutte sociale*, par V. F. Calverton, *La Sexualité dans l'instruction*, par Harry Elmer Barnes, *La Révolution sexuelle*, par S. D. Schmalhausen, *La Psychanalyse de l'ascétisme*, par E. Boyd Barrett, *L'Enseignement sexuel pour la jeunesse civilisée*, par Mary Ware Dennett, *La Force civilisatrice du contrôle de la natalité*, par Margaret Sanger, *Note sur la poésie sexuelle*, par Arthur Davison Ficke, *La Sexualité et le roman*, par Robert Morss Lovett, et tant d'autres. Conçu dans l'esprit le plus humanitaire de la quête du bonheur, ce recueil fait à ses auteurs le plus grand honneur. Mais quelle en est la portée sociale?

Sex in Civilization eut en Amérique (et continue à avoir) une bonne vente et une excellente presse. Jusqu'aux plus retardataires, aux plus étroits d'esprit, ont été obligés de reconnaître qu'il ne s'agissait point cette fois-ci d'un volume qu'on pouvait poursuivre pour obscénité, mais que, pour la première fois, l'on se trouvait en présence d'un recueil d'essais écrits par des savants, des écrivains, des médecins, tous dignes d'une confiance entière, et que ces essais étaient si clairement rédigés que tous pourraient les comprendre. C'est-à-dire qu'enfin un livre englobant le champ entier du problème sexuel (social, politique, moral — récréatif ou procréatif) renseigne clairement sur tous les angles de la question et échappe à la fois à la technicalité qui ferme les pages de la plupart des livres de ce genre aux lecteurs courants et à la vulgarisation grossière qui est inesthétique et presque pornographique. Ce volume restera comme un document aux âges futurs, sur l'éveil de la recherche du bonheur par des voies logiques en notre temps et, espérons-le, sur le déclin de l'opposition puritaine des gouvernements à la connaissance plus générale des rudiments nécessaires pour l'amélioration des conditions de vie.

Un autre document du même genre est *Marriage and Morals*, de Bertrand Russell (dont il va paraître sous peu une traduc-

tion française, *Mariage et Moralité*, aux éditions « Les Revues », à Paris). Dans ce livre, l'éminent philosophe, mathématicien et sociologue anglais apporte ses conclusions à peu près définitives sur le sujet, conclusions auxquelles il est arrivé après une vie entière de réflexion. On connaît trop les entreprises dont il est responsable et, à part son œuvre de philosophie et de mathématiques, l'œuvre sociologique qu'il a entreprise avec sa femme Dora Russell, l'enseignement du contrôle de la naissance à un groupe de femmes et l'éducation rationnelle dans leur école de leurs propres enfants et des autres élèves qu'ils sont en train de sauvegarder d'une formation sexuelle pleine de mystères malsains et de stupides interdictions, pour que je les expose longuement ici. Mais, si je comprends ce livre d'un Anglais parmi les événements littéraires américains, c'est que Russell est souvent aux Etats-Unis et que son public y est plus important, son effet plus retentissant. Or, quelles sont les conclusions auxquelles Bertrand Russell est arrivé? Comme nombre d'autres moralistes modernes, il ne voit la nécessité du mariage indissoluble et surtout de la chasteté féminine pré-nuptiale, que dans l'idée de propriété. Mais cette idée disparaît fort rapidement. La liberté, l'indépendance de la femme sont croissantes. Par ailleurs, la paternité s'affaiblit au profit de l'Etat, alors que la maternité devient plus arbitraire, mais aussi plus puissante, au préjudice des devoirs de la femme envers son mari. L'étude, la discussion de Russell, sa documentation, sont profondes et complètes, et elles englobent, peut-on dire, tout ce qui a été dit sur le sujet. Par surcroît, chez l'auteur, aucun préjugé non fondé, une tolérance totale envers ses semblables. Ainsi, dans ce livre qui est peut-être l'œuvre maîtresse de sa vie, dans ce champ, Bertrand Russell a exprimé plus clairement, plus définitivement les idées qu'avaient apportées ses œuvres précédentes, et on y trouve de nouvelles conclusions dues aux recherches complémentaires exécutées par lui ou par d'autres experts du sujet. Quant à son exposition de sa thèse, toute de bon humour et de parfaite science, elle fait de cet important document une lecture passionnante.

Mais autant que les deux livres cités constituent des événements sociologiques, en voici un qui est une date littéraire de

la plus grande importance. Il s'agit de la nouvelle pièce d'Eugene O'Neill, *Dynamo*. Pour quand le jour où O'Neill sera suivi d'aussi près en France qu'il l'est en Amérique? Ici, on le connaît à peine par quelques traductions (*L'Empereur Jones* et *Le Singe velu*, traduits par Maurice Bourgeois, joués sans succès à Paris, et *La Lune des Antilles*, traduite par Harold J. Salemsen, publiée dans *Bifur*), mais pour ceux qui lisent l'anglais, quelle que soit leur nationalité, il fait peu de doute qu'aucun autre dramaturge d'aujourd'hui, à part quelques aînés comme Shaw, Hauptmann, Galsworthy ou Maeterlinck, n'égale en puissance Eugene O'Neill. Sa nouvelle pièce est, dit-on, la première d'une trilogie. A l'étonnement général, elle n'eut pas à New-York le succès que connurent ses œuvres précédentes, mais, le texte publié étant remanié, nous sommes mal placés pour juger de la valeur du goût du public. Pourtant, *Dynamo*, telle que nous l'avons lue, est loin d'être inférieure aux meilleures pièces d'O'Neill. Et elle comporte ceci de particulier : elle est courte, sans une scène ni un mot de trop. L'auteur, en effet, semble rejeter tout soupçon de la parade qu'il a pu garder au cours de quelques-unes de ses œuvres précédentes. Il ne fait ici ni du style, ni de l'étonnant. Il s'est entièrement compris dans ses idées. Or, si cette pièce est vraiment la première d'une trilogie qui va « essayer de résoudre le mal contemporain », elle offre des espoirs qu'on ne peut guère exagérer. Car ici éclate en toute beauté ce qu'on pourrait appeler l'« athéisme mystique » d'O'Neill. Latent dans une pièce comme *Le Grand Dieu Brown*, cet athéisme est ici le thème principal. O'Neill doute : il voit un mystère, mais dans ce mystère il n'est sûr que d'une chose, que Dieu n'existe pas. Il voit un mystère sans Dieu, et il voudrait percer ce mystère. Là-dessus est basée l'action de *Dynamo*. Sans aucun détail, elle se résume ainsi : le fils incrédule d'un pasteur mystique se révolte contre l'intangibilité paternelle et s'en va; il s'intéresse à l'électricité, s'en émerveille, et en devient un prêtre; le besoin humain de croire prend le dessus, et dans une extase mystique il s'immole à sa déesse, *Dynamo*. Il est visible qu'O'Neill déplore ce besoin de croire et il sera d'un intérêt capital de savoir la suite qu'un esprit aussi fécond que le sien donnera à la discussion de ce

problème. Pour cela, il ne reste qu'à attendre et espérer de nouvelles pièces de la haute tenue littéraire de *Dynamo*.

Des idées analogues se rencontrent chez Gleb Botkin, auteur du *Dieu qui n'a pas ri*, qui est un jeune Russe, émigré en Amérique, fils du médecin particulier du Tsar, et ex-novice d'un monastère sibérien. Ce roman, qui semble autobiographique et qui est écrit dans un anglais qu'envieraient bien des jeunes gens d'Oxford, raconte surtout, après quelques chapitres sur l'enfance et l'adolescence, le dilemme du novice qui sent partir sa foi. C'est que Tosha, le héros, s'était toujours imaginé que Dieu était ce Monsieur qui riait dans la lune et à qui, lorsque vos parents vous grondaient, vous vous confiez, pour vous moquer des grandes personnes. Mais, en grandissant, il apprend que Dieu ne riait pas, qu'il y avait sept péchés capitaux et beaucoup d'autres; enfin, ce fut la guerre, la révolution (à peine dissimulée), la mort du Tsar (et de son médecin). Tosha, adolescent, est séparé de la mère d'un de ses camarades, une princesse qui l'aime et qu'il aime, mais platoniquement. Il entre vierge au monastère. Mais Dieu rit de moins en moins, et le jeune homme refuse en fin de compte d'accepter le *credo* trop ascétique des moines : il n'admettra pas que sa princesse soit une tentatrice à la solde de Satan, et il se moquera des prédispositions à la sainteté que lui confère sa virginité. Il ne peut supporter plus longtemps ce Dieu qui ne rit pas et qui accepte pour saints des dégénérés, crasseux, véreux, corrompus; la veille de ses vœux, Tosha se révoltera et quittera le couvent. Ce livre est courageux, c'est un réquisitoire puissant et c'est un roman à la fois habilement écrit et passionné. On s'étonne que cette mise en accusation de la Religion soit l'œuvre d'un Russe blanc, car on ne manquera pas de crier à la « propagande bolchéviste ». Comme roman, le livre est d'une lecture extraordinairement captivante.

Pourtant, dans le firmament littéraire, *River House*, par Stark Young, est un livre d'une autre qualité. L'auteur, naguère professeur, est aujourd'hui un personnage de la vie de New-York où il est un des directeurs et critique dramatique du puissant hebdomadaire *The New Republic*. Il a consacré plusieurs ouvrages au théâtre, puis il a fait des livres de contes, d'esquisses philosophiques et littéraires; maintenant,

par son nouveau volume, il s'est consacré un des romanciers importants de notre jour. Son œuvre de fiction — théâtre ou roman — tourne autour d'un thème central, la vie de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie décadente du Sud des Etats-Unis. Cette bourgeoisie, ruinée par la Guerre de Sécession, puis mal ajustée au rythme de vie de la révolution industrielle, est aujourd'hui le dernier rempart des mœurs démodées d'il y a un siècle; anti-progressive, cette société maintient les étalons anciens de la galanterie et de l'honneur, étalons qui ne s'accordent nullement au train de vie contemporain et qui font figure de curieux anachronisme. C'est autour de cet aspect que tournent tous les romans et pièces de Stark Young. D'ailleurs, *River House* rappelle énormément une pièce de l'auteur, d'il y a six ou huit ans, *La Colonnade*. C'est la lutte entre les idées nouvelles, chez le fils de la maison qui rentre à la plantation après quelques années dans le Nord, et les vieilles idées du père. Et malgré la justice et la correction manifestes des idées du fils, le sens rigide du père, qui ne pardonne pas à un de ses neveux ses écarts de conduite et des questions de famille, ne cède pas. Le livre termine sur la fuite du fils, donnant à croire que l'auteur accepte la vie des Etats du Nord comme celle qui convient à notre jour. Et, presque sans peine, nous voyons s'évanouir la patiente paresse méridionale, pour attendre la suite de la vie de ce jeune homme qui a choisi le Nord.

Mais, alors que Stark Young s'affirme de plus en plus, voici le cas d'un auteur que nous avons eu l'occasion d'admirer et qui nous laisse aujourd'hui perplexes. C'est Elliot Paul, qui vient de donner *Low Run Tide and Lava Rock*. Ses premiers livres, il y a cinq ou six ans, bien que touchant parfois au mélodrame, montraient un talent incontestable de conteur et un profond sens humanitaire. Or, Paul s'est tu pendant quelques années et il a fondé, avec Eugène Jolas, la revue *Transition*, revue la plus « avant-garde » du monde. Aujourd'hui, Paul a quitté cette revue et il nous donne deux longues nouvelles dans un volume. Quel est le résultat? Déconcertant, tout au plus. Après plusieurs années de lutte pour la forme nouvelle, le nouveau livre de Paul est plus réactionnaire et moins bien écrit que les précédents. Je ne veux pas croire

qu'Elliot Paul ait dit son dernier mot. Aussi ne parlerai-je pas plus longuement de ce volume, mais j'attendrai le prochain avec impatience.

Par contre, nous avons sous les yeux trois volumes ultra-modernes, œuvres de trois collaborateurs de *Transition*. Le premier est un roman, *Le Mangeur de ténèbres*, par Robert M. Coates. C'est peut-être la plus belle fête à laquelle on nous ait jamais conviés, d'écriture pure, de bonne humeur, de grosse farce, et de mystère facétieux. Le livre a la forme d'un roman d'aventures policières, mais, grâce au modernisme de l'auteur, il devient de la littérature. On ne peut en raconter l'histoire qui, pourvu qu'on veuille bien se laisser un peu moquer de soi, est une des plus drôles qu'on puisse imaginer. Et quant au style, il donnera mal aux yeux à quelques pédants, mais, à la réflexion, on y verra des innovations qui ne manquent pas d'intérêt. Tout ceci augure bien pour le jour où Coates écrira un roman sérieux.

Il y a aussi deux volumes de poésie dont il faut parler. Ce sont *O City Cities*, par R. Ellsworth Larsson, et *Finale of Seem*, par Walter Lowenfels. Larsson traite la versification un peu à la manière de la composition musicale, et, outre que nombre de passages dans son livre portent des titres musicaux, la plupart des poèmes commencent avec des accords pour piano qui donnent le ton. D'ailleurs, à la manière de celui de la musique, le sens propre de *O City Cities* est assez vague, mais il faudrait être d'un traditionalisme buté pour ne pas reconnaître que — oubliant la typographie — R. Ellsworth Larsson a trouvé dans certaines phrases des harmonies qui approchent des combles de la sonorité anglaise. Sans chercher à trouver ici un sens, on est tout de même en présence d'un rare accomplissement musical.

Quant au volume de Lowenfels, il demande une critique plus sévère, car le titre, *Finale de semble* (tiré du vers de Wallace Stevens, *Qu'est soit le finale de semble...*) propose une portée philosophique au poème, et le sous-titre, « Narration lyrique », lui suppose une continuité. A-t-il l'une ou l'autre? La continuité, oui. L'ensemble est un hymne d'amour, qui éclate dans sa plus belle expression dans un poème qui débute,

Où tu me touchas
s'agitent des fleurs,

mais pour la portée philosophique, je suis moins certain. Ce que semble vouloir faire le poète, c'est de remplacer ce qui semble par ce qui est, l'apparence par la réalité; mais il n'use pas moins d'images pour chanter son amour. Lowenfels a de graves défauts, mais il est extrêmement doué; lorsque nous serons moins étonnés par sa forme, que ses fantaisies typographiques nous seront devenues compréhensibles, alors peut-être pourrons-nous parler de philosophie. Jusque-là, le poète reste poète.

MÉMENTO. — Parmi les efforts faits pour mieux répandre en France la littérature américaine, signalons surtout *Vérité et Poésie*, morceaux choisis du grand romancier Ludwig Lewisohn, traduits dans la collection des « Ecrivains et Penseurs américains » (Boivin), par Régis Michaud et Franck L. Schoell. Le public y trouvera un avant-goût de ce remarquable écrivain dont on prépare la traduction complète de plusieurs livres. Romancier et homme d'idées, Lewisohn est une des figures marquantes de l'Amérique d'aujourd'hui.

En passant, notons aussi *Figures américaines* (Attinger) d'André Levinson, sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que les traductions qu'annoncent les éditions « Les Revues » (qui font tant pour l'importation en France de la bonne littérature étrangère) de *Mariage et Moralité*, par Bertrand Russell, de *La Faillite du mariage*, par V. F. Calverton, et d'une *Anthologie des Poètes ouvriers américains*.

Dans cet échange international de littérature, il convient de citer aussi ici de bonnes traductions données en Amérique par la maison Macaulay des *Dernières nuits de Paris*, de Philippe Soupault, et de *La Négrresse du Sacré-Cœur*, d'André Salmon. De tels livres font espérer une coopération intellectuelle de plus en plus étroite. Mais, pour la note discordante, joignons-y un recueil de contes, *Brother Anselmo* (Payson and Clarke), par Dorothy Glaser. Ces récits, empreints des influences les plus factices de la littérature française classique, ne brillent guère que par leur insipidité.

Pour ce qui est des revues américaines, il en foisonne de nouvelles dont la plupart sont à la remorque et à l'instar des plus anciennes. Dans l'amas, il s'en distingue deux. *The Morada*, dirigée à Albuquerque (New Mexico) par le très jeune et très remarquable poète Norman Macleod, montre plus de virilité qu'aucune des autres. On y sent une vraie direction et une virilité dans le choix

des matières. C'est une des rares revues publiées en Amérique qui entretiennent un contact international et évitent de sombrer dans un ésotérisme rattaché à quelque école littéraire. De toutes les jeunes revues, c'est celle qui montre le plus d'espoir. D'un autre genre, *This Quarter*, édité à Paris, est une revue qui offre des textes remarquables. Les sommités de toutes les littératures y collaborent et l'uniformité de la valeur des textes donne à cette publication un cachet tout particulier.

The Modern Quarterly, édité à Baltimore, revue plus ancienne, vient de publier un remarquable numéro international spécial. La moitié de ce numéro est consacrée à la discussion de la Révolution du Verbe, discussion entreprise par cette revue en collaboration avec *Transition*. On y trouve un clair exposé, pour et contre, du modernisme, surtout dans sa forme extrême qui est cette désarticulation du vocabulaire. Les deux phénomènes principaux, l'œuvre de James Joyce et celle de Gertrude Stein, y sont amplement disséqués. L'article du directeur, V. F. Calverton, place la discussion sur le meilleur plan possible et règle d'une façon impartiale les débats entre les partisans et les adversaires du Mot renoué.

Enfin, signalons particulièrement le dernier numéro de la *Book-League Monthly* qui donne *in-extenso* la traduction de *...Et C¹⁰* de Jean-Richard Bloch.

HAROLD J. SALEMSON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Romanciers. — Mariano Azuela : *Los de Abajo*, Imprimerie « Rosaster », Mexico. — A. Aguirre Morales : *El Pueblo del Sol*, Imprimerie Torres Aguirre, Lima. — Marta Brunet : *Bestia dañina*, Nascimento, Santiago (Chili). — Memento.

Les romans qui paraissent en nombre considérable, dans les républiques hispano-américaines, sont généralement des interprétations de la réalité ambiante en son aspect social et même politique, et, exceptionnellement, des expressions individuelles plus ou moins détachées du milieu, c'est-à-dire des œuvres qui se conforment à la manière réaliste ou naturaliste du siècle passé, ou bien des romans qui suivent les formules psychologiques françaises postérieures. Naturellement, ce qui abonde en eux, c'est la peinture de la réalité la plus immédiate et la psychologie courante, rien que du conscient. Les personnages, généralement de « deux dimensions », manquent de profondeur, et dans l'atmosphère ne se trouvent pas